

Homo atomicus

Marie La Palme Reyes

Pièce en continu quantique sans entracte

Résumé

Une micro-histoire inachevée de l'atome. Une marche inéluctable vers Hiroshima et Nagasaki. Les principaux personnages de cette pièce sont Oppenheimer, Bohr et Groves.

Personnages

Maître de cérémonie

Les ombres (4)

Oppenheimer (J. Robert Oppenheimer, directeur scientifique du Projet Manhattan).

Rutherford

Lise Meitner

Otto Frisch

Bohr

Scientifiques A, B, C, D

Groves (General Leslie R. Groves, responsable du Projet Manhattan).

Mise en scène : Des petits mondes qui évoluent avec leurs figurants et leur décor venant de la droite ou de la gauche ou du fond de la scène et qui repartent de la même façon ou restent et se chevauchent. Il faut donner l'impression de bulles qui flottent sans attache ou encore de fenêtres qui s'ouvrent et se referment. Les ombres sont des corps à moitié nus, noirs ou rouges (ensanglantés), avec des loques pendantes, bribes de peau ou de vêtements, marchant lentement les mains devant. On ne peut voir leurs traits avec précision, on ne sait si elles sont de front ou de dos, si elles avancent ou reculent. Hagarées. Voix monocordes et monotones. Elles semblent sortir de tableaux expressionnistes allemands du vingtième siècle. On pourrait s'inspirer aussi des corps plastinés. Bohr, Rutherford et Frisch peuvent être joués par un même acteur (avec caractéristiques individuelles soulignées).

Dédicace : À Gonzalo, l'homo sapiens sapiens de ma vie.

Montréal, novembre 2006

Pièce en continu quantique sans entracte

Le maître de cérémonie entre avec un haut pupitre, haut tabouret, lampe et microphone, une petite bouteille d'eau et un téléphone qu'il dépose sur le pupitre. Il devra faire deux ou trois voyages pour apporter tous ces objets. Il va prononcer une conférence. Veston, veste, cravate. Au début, il est au centre de la scène, ensuite il pousse le pupitre dans un coin et ses interventions parviendront de ce coin.

Maître de cérémonie (voix de conférencier, s'adressant au public) : *(Il se racle la gorge.)* Mesdames et Messieurs, *(il boit un verre d'eau)* de 1942 à 1945, en 1000 jours d'une fermentation intellectuelle, pragmatique, organisationnelle et industrielle, intense, homo sapiens sapiens muta en homo atomicus. *(Il s'arrête et regarde le public.)* C'est le propos de ma causerie de ce soir. Cette mutation atomique lente et souterraine depuis Leucippe et Démocrite, s'accéléra sous Newton et Maxwell, *(voix de prêcheur)* mais l'atome restait toujours ce grain de sable indivisible, dur, impénétrable, premier élément constitutif de la matière. Rutherford, le premier, réussit l'exploit d'utiliser un atome pour en bombarder un autre. Sous le choc, certaines particules s'échappèrent en libérant de l'énergie. L'atome n'était donc plus inviolable. On pouvait le traquer, le grignoter, utiliser, peut-être, ces particules en les accélérant pour étudier l'intérieur de l'atome. *(Faire des gestes expressifs. Ton prêcheur.)* Et puis, on identifia le proton, une lourde particule chargée positivement et puis l'électron, une minuscule particule négative. L'atome se révélait petit à petit. Les théoriciens présentaient de nouveaux modèles qui oscillaient entre le plum-pudding, Saturne et ses anneaux, une goutte d'eau. L'atome avait maintenant un noyau composé de protons, des électrons et des forces qui renaient le tout. *(Parler de plus en plus fort, accélérer le rythme.)* En 1932, Chadwick découvrit une autre particule à l'intérieur du noyau : le neutron. Le neutron n'avait pas de charge électrique. Il pouvait donc passer à travers la barrière électrique et peut-être obliger le noyau à libérer d'autres particules. Les imaginations s'enflammèrent. Homo sapiens sapiens subissait des mutations de plus en plus rapides. Inventer un mécanisme au moyen duquel on obtiendrait plus d'énergie que ce qu'on y aurait mis au départ. « C'est impossible », lança homo sapiens sapiens. « Qui sait! » balbutia homo atomicus. *(Faire un crescendo dans le passage suivant, d'hésitant à rapide, de doux à fort.)* Imaginez que chaque fois qu'un noyau est bombardé par un neutron, il émet deux neutrons; et supposons que l'on ait une grande quantité de ces noyaux. Les neutrons libérés, à leur tour, bombardent d'autres noyaux qui émettent plus de neutrons qui bombardent plus de noyaux qui *(arrêt subit et dramatique)*... réaction en chaîne. Plus d'énergie, de plus en plus d'énergie. La mise en marche d'une réaction en chaîne. Mais! Un super **mais**, un énorme **mais**... **mais** comment contenir, récupérer, ramasser cette énergie pour produire une explosion nucléaire? *(Très fort.)* La mise en marche industrielle d'une réaction en chaîne. Bombe! Bombe atomique! Bombe thermonucléaire. Les mots sont lâchés... ils engendrent des idées qui engendrent d'autres idées, une réaction en chaîne s'amorce, encore plus dangereuse, comment contenir, comment récupérer, ramasser tous ces mots? *(Il crie.)* La première arme de destruction massive, la prolifération d'armes nucléaires, la course aux armements nucléaires.

Les quatre ombres font leur entrée, elles ne sont pas différenciées. Voix monotones, sans expression qui s'enchaînent immédiatement après les dernières paroles du maître de cérémonie. Un balancement des corps. Elles marchent lentement. On voit qu'il est inquiet. Il regarde derrière lui. Il faut donner l'impression que les ombres sont des hallucinations dont il souffre. Le maître de cérémonie se déplace sans bruit avec ses objets vers un des coins de la scène en jetant des regards derrière son épaule.

Ombre : Un éclair blanc, plus aveuglant que l'éclair plus clair que le blanc.

Ombre : Une souffrance plus exquise qu'une déchirure bleue.

Ombre : Un bleu plus tranchant qu'une pointe de mille diamants.

Ombre : Une fleur d'Edo aux mille soleils fondus.

Ombre : Un météorite est tombé.

Ombre : Un météorite est tombé.

Les ombres repartent lentement les mains tendues devant elles, en se balançant. Elles peuvent répéter ces répliques.

Maître de cérémonie (*plus sobre, un peu découragé, il boit un verre d'eau*) : (*En aparté. Il se passe la main sur le front, il fait des gestes de dénégation.*) Mon imagination se dérègle! Je deviens fou! De plus en plus souvent... fou. (*Puis se reprenant et s'adressant au public avec beaucoup moins d'enthousiasme.*) Tout restait à faire. Rutherford et Soder observèrent pour la première fois la désintégration spontanée de certains éléments radioactifs. Ils dégagèrent le concept de demi-vie. (*Il regarde le côté de la scène pour s'assurer que les ombres ne reviennent pas, puis continue distraitement.*) La demi-vie mesurait le temps écoulé pour que la moitié des noyaux initialement présents d'un élément se soient désintégrés. L'uranium avait une demi-vie de quatre milliards cinq cents millions (4 500 000 000) années, le radium, de mille six cent vingt (1 620) années et le thorium, de vingt-deux (22) minutes. (*Avec un peu plus d'entrain.*) Les alchimistes pouvaient, enfin, relever la tête.

Arrive Oppenheimer coiffé de son légendaire chapeau et fumant la pipe, il salue le public d'un signe de tête et de main en esquissant un sourire. Il apporte un tabouret sur le quel il pourra se reposer, parfois. Il reste en scène durant la durée de la pièce. Il déambule fumant et réfléchissant. Il regarde les autres personnages d'un air distrait et n'intervient que lorsqu'il doit parler.

Oppenheimer (*hésitant, s'adressant au maître de cérémonie avec déférence*) : Je ne voudrais pas m'imposer.

Maître de cérémonie (*un peu fâché*) : Bon! Et alors, que faites-vous donc?

Oppenheimer (*monologue extraverti et introverti, marquer le passage entre les deux aspects*): Je m'excuse, mais, (*regardant le maître de cérémonie d'un air abstrait*) si je suis au bon endroit et au bon moment... ce qu'il est... impossible de constater selon la théorie quantique de la matière... il s'agit d'une pièce de théâtre sur homo atomicus, et non, sauf votre respect, d'un exposé sur les balbutiements de la théorie atomique. (*Regardant tour à tour le public et le maître de cérémonie.*) N'est-ce pas? Il serait donc temps, supposant toujours que j'ai un rôle dans cette pièce, que je fasse, si furtif soit-il, acte de présence.

Maître de cérémonie (*impatience, s'inclinant et le saluant d'un air ironique*) : Faites! Mais faites donc! Je vous en prie.

Oppenheimer : (*Très pensif. Il marche.*) Je m'explique. Mon audition devant le Comité de l'énergie atomique s'est transmuée en drame tragique... quelle ironie! C'était plutôt une farce politique. Hum! Disons... hum... selon une certaine partie de moi. Ma partie rationnelle, consciente? Selon un moi qui observe, peut-être. (*S'adressant à un public.*) La réalité est transmutable en fiction. La fiction n'est-elle qu'une demi-vie de la réalité? Ou vice versa? Le sénateur McCarthy? Non! Non! Non! Il ne m'ont pas laissé entre ses mains. Il fallait inventer quelque chose de plus subtil, de plus tortueux, de plus destructeur... pour en venir à leurs fins avec moi. (*Introverti.*) Et maintenant, le même bout de film, encore et encore, ce que j'aurais dû dire, ce que j'aurais dû taire. Une vulnérabilité se fraie un passage à travers ma personnalité comme une faille géologique qui s'ouvrira au prochain tremblement de terre. Non, il ne faut pas. Il faut tenir les rênes et la soupape en échec! (*Fâché.*) Moi, Oppenheimer, le père de la bombe atomique, traqué, comme un naïf débutant, par le verbe tordu d'avocats pervers. (*Triste.*) Une brûlure humiliante, une défaite cuisante. Je vis et revis ce procès qui s'épuise dans des arguments récurrents, stériles... oh! et combien puérils. Einstein? Vous savez ce qu'il a dit? « Tout ce que Oppenheimer a à faire, c'est d'aller à Washington, de dire aux officiels qu'ils sont des imbéciles et de rentrer chez lui. » Et, voilà! C'est ce que j'aurais dû faire! Je ne peux pas. On dit que je suis devenu un risque pour la sécurité des États-Unis. Quelle blague! (*Se passant la main sur le front.*) Ce que je voudrais c'est la chance d'un autre procès. Je suis coupable, mais non de ce que l'on m'accuse. Un vrai procès où les enjeux seront moraux et non politiques. (*Absent quelques instants, puis se reprenant... regardant le maître de cérémonie*) Oh! Pardon! Bon, j'ai perdu le fil. Où en étais-je?

Maître de cérémonie : Vous vouliez faire acte de présence furtive... (*s'adressant au public en haussant les épaules*) disiez-vous! (*Prenant un air effrayé et regardant Oppenheimer.*) Les voyez-vous là... là?

Les ombres reviennent en se balançant comme avant, mais elles restent muettes.

Oppenheimer : De quoi parlez-vous?

Maître de cérémonie : Mais là... là! Vous les voyez?

Oppenheimer : (*Se passant la main sur le front, distrait.*) Non! (*Comme se réveillant.*) Ah! Voilà, je me souviens! En un mot, je veux me justifier et revendiquer ma place sur cette scène.

Les ombres repartent. Le maître de cérémonie les suit du regard. Il est effrayé.

Maître de cérémonie (*se reprenant puis devenant légèrement ironique*) : Docteur Oppenheimer, vos préoccupations sont d'un autre âge. Elles découlent de votre conception d'un théâtre classique, engagé, ou même, si j'ose dire, d'un théâtre de l'absurde. Libérez-vous, mon ami. Cohésion, vraisemblance, montée de lait dramatique, solipsisme familial incestueux, classe laborieuse pseudo réaliste, potins libidineux fignés dans une unité de temps, de lieu et d'action. Artifices, artifices! Pfu! Partis en fumée! Ne l'oubliez pas notre théâtre est quantique. Enfin! Un vrai théâtre d'homo atomicus. (*S'adressant à Oppenheimer, impatientement.*) Alors, que vouliez-vous dire?

Oppenheimer : Je voulais donner le coup d'envoi en faisant parler Rutherford.

Maître de cérémonie : Allez-y! Que diable! Vous n'êtes plus sur un banc d'école. Dans notre théâtre, les personnages apparaissent comme des cheveux sur la soupe. Il n'y a rien à comprendre. Fini le temps où il fallait s'évertuer à leur tirer les vers du nez en alexandrins rutilants! Ils disent ce qu'ils ont à dire et repartent. Un point, c'est tout. Expliquer ce qu'il y a entre deux états différents relève de la psychologie, de vieilles notions caduques de causes à effets!

Apparaît alors de nulle part, Rutherford. Imposant, rebondi, jovial, habillé en professeur anglais, début vingtième.

Rutherford (*très fort et jovial*) : Avec un détonateur approprié, déclencher une vague atomique qui se propagerait à travers la matière et ferait disparaître en fumée notre vieux monde. Ha! Ha! Un fou dans un laboratoire pourrait faire sauter l'univers sans le savoir. Ha! Ha! L'énergie atomique ne sera peut-être jamais utile, mais elle restera toujours dangereuse. (*Criant.*) Écoutez-moi bien! Elle restera toujours dangereuse! Toujours dangereuse!

Il repart en chantant faux à tue-tête « Onward Christian Soldiers ».

Maître de cérémonie (*très fort, tout excité*) : Soudain, en décembre 1938, Hahn et Strassman découvrent qu'un des isotopes du radium est le baryum qui, écoutez-moi bien, ne pèse que la moitié du poids du radium. Impossible! Me direz-vous. Tous les isotopes d'un élément ont le même nombre de protons et d'électrons que l'élément lui-même, il n'y a que le nombre de neutrons qui varie et on ne peut qu'en détacher quelques-uns à la fois. Les isotopes d'un élément doivent donc toujours avoir à peu près le même poids que celui-ci. Vous me suivez? Le baryum doit donc avoir à peu près le même poids que le radium. Et il ne pèse que la moitié du poids du radium. Incroyable! Hahn écrit à Lise Meitner, sa collaboratrice : (*En criant.*) Au secours! Aidez-nous. Expliquez ce phénomène qui va à l'encontre des lois de la physique nucléaire.

Lise Meitner (une dame d'un certain âge, belle et svelte) et Otto Frisch (son neveu) arrivent sur la scène en riant et en se pourchassant avec des boules de neige. Ils ont de chauds manteaux, bonnets, gants et écharpes. Ils apportent deux bancs pliables sur lesquels ils s'assoient et des flocons de neige dans un sceau qu'ils répandent autour d'eux. Les dessins explicatifs doivent apparaître sur un écran. Ils dessinent sur un papier déposé sur leurs genoux. La mise en scène est importante. En voyant l'écran, on doit comprendre d'un coup d'œil.

Otto Frish : Le radium transformé en baryum! On aura tout vu!

Lise Meitner : Les alchimistes doivent se pâmer de jouissance dans leur tombe.

Otto Frisch : Tante, un peu de sérieux! C'est impossible! On ne peut faire voler en éclat, d'un seul coup, une centaine de particules d'un atome. On ne peut le couper. On ne peut le séparer en deux.

Lise Meitner : Si on calcule la force qu'il faut pour contrer les forces de cohésion du noyau de l'uranium, par exemple....

Otto Frish : Non! Non! Non! C'est complètement absurde!

Lise Meitner : Pourtant Hahn n'est pas fou! Comment transformer le radium en baryum? Jusqu'à maintenant, en bombardant des noyaux, on n'a obtenu que de petites particules, des protons, de l'hélium, des neutrons.

Otto Frisch (*d'un ton définitif*): L'atome n'est pas un objet friable. On peut l'égratigner, mais pas le séparer en deux. C'est l'évidence même.

Tous les deux restent silencieux quelques instants. Otto Frisch lance une boule de neige à sa tante. Elle rit aux éclats. Puis, soudain, devient pensive.

Lise Meitner : Otto, Otto! Écoute-moi!

Otto Frisch continue à lui lancer des boules de neige en riant.

Lise Meitner : Arrête! Otto! J'ai une idée. Oui... je crois que ça marche! Attends! Pense au modèle de Bohr.

Otto Frisch (*s'arrêtant et devenant brusquement sérieux*) : La goutte d'eau?

L'explication qui suit peut apparaître sur un écran.

Lise Meitner : La goutte d'eau. Une goutte reste goutte quand elle glisse sur une vitre, par exemple. Elle retient son eau.

Otto Frisch (*très intéressé*) : La tension de surface de la goutte retient le tout. Comme pour l'atome?

Lise Meitner : Tout à fait. Les protons à l'intérieur du noyau se repoussent à cause de leur charge électrique positive et, malgré tout, la tension de surface les retient ensemble. Mais, imagine un noyau très lourd, comme celui de l'uranium ou du radium, qui a beaucoup de protons. Il arrive un moment où la répulsion qui s'exerce entre les protons devient aussi forte que la force qui les retient ensemble.

Otto Frisch : Oui... je te suis. C'est la raison pour laquelle il n'existe pas, dans la nature, d'éléments plus lourds que l'uranium.

Lise Meitner : Tout à fait. C'est le moment où les deux forces s'annulent pour ainsi dire.

Otto Frisch : Donc on peut imaginer que le moindre choc peut briser l'atome?

Lise Meitner (*mimant l'oscillation, l'élongation, etc.*) : Exactement. Regarde. Un noyau de radium. Un neutron arrive et apporte encore de l'énergie. Le noyau devient instable. Il oscille et s'allonge. Comme ça.

Otto Frisch : Les forces de cohésion n'agissent qu'à de faibles distances. Donc vers les extrémités, les forces de répulsion électriques sont plus fortes que la force de cohésion.

Lise Meitner : Exactement. Les extrémités se repoussent de plus en plus et esquissent deux débuts de sphère. La force de cohésion s'active à nouveau sur ces deux renflements et les oblige à devenir deux sphères distinctes.

Otto Frisch (*tout excité*) : Deux sphères complètes. Mais, alors, ce serait... du baryum et, laisse-moi penser... un gaz... du gaz krypton.

Lise Meitner (*plus calme*) : Voilà.

Otto Frisch (*se levant, parlant à haute voix, joyeux*) : La fission de l'atome. Pas une simple désintégration, mais une fission. La séparation d'un atome en deux. C'est de la magie!

Lise Meitner : Non! Otto! (*Très sérieusement.*) De la science.

Otto Frisch : (*Il lui lance une balle de neige en riant. Et il répète en se moquant.*) Non! Otto! De la science. (*Changeant de ton.*) Calculons l'énergie obtenue, tu veux bien?

Lise Meitner (*faisant mine de calculer*): Ces deux fragments se repoussent, à cause de la répulsion de leurs protons, à une vitesse atteignant... le tiers...

Otto Frisch : ... de la vitesse de la lumière?

Lise Meitner : Le tiers de la vitesse de la lumière.

Otto Frisch : Incroyable!

Lise Meitner : Avec une libération d'énergie de... 200 millions d'électronvolts!

Otto Frisch : Phénoménal!

Bohr arrive en courant sur la scène, grand, fort, athlétique.

Bohr (*se frappant la tête à répétition*) : Mais oui, c'est la solution! Une solution obtenue avec mon modèle! J'étais aveugle. Quel idiot, j'ai été!

Il repart aussi vite, se frappant toujours la tête.

Maître de cérémonie : Ouf! Ça va trop vite. Cheveux sur la soupe! Cheveux sur la soupe! Je veux bien, moi. Mais, il y a des limites. (*Indiquant Bohr.*) Qui est cet énergumène qui arrive et repart à toute vitesse?

Oppenheimer (*tout surpris*) : Vous n'avez pas reconnu Bohr? Niels Bohr? Le Danois le plus célèbre?

Maître de cérémonie : Est-il le frère du joueur de football?

Oppenheimer : Le mathématicien? Harold Bohr.

Maître de cérémonie : Il s'appelait Harold.

Oppenheimer : Bon, mais tout le monde connaît Niels Bohr.

Maître de cérémonie (*air boudeur*) : Et bien... pas moi!

Bohr revient toujours courant.

Bohr : Un neutron brise l'uranium en deux. Fission... hum! Lors de la fission, d'autres neutrons sont libérés.

Oppenheimer (*se tournant vers Bohr et le regardant avec admiration et attention*) : Mais c'est impossible, Professeur Bohr! (*Soudain, silence, il se prend la tête entre les mains.*) Mais... mais... vous voulez dire...

Bohr (*lentement et patiemment, s'adressant à Oppenheimer*) : Justement! Lors, hum! Lors de la fission du noyau, plusieurs neutrons sont libérés.

Oppenheimer (*enthousiaste, on voit qu'il comprend*) : Alors... alors...

Bohr : Oui, exactement.

Oppenheimer : (*Très fort.*) Réaction en chaîne! (*Doucement.*) La bombe, la bombe atomique? Une petite bombe comme ça! (*Faisant le geste de tenir un ballon de soccer dans ses mains, le caressant. Soudain très fort.*) Boum! Tout disparaît! Non, non, non! Je ne peux y croire.

Bohr repart en souriant accompagné de Otto Frish et Lise Meitner qu'il tient affectueusement par les épaules.

Maître de cérémonie (*tout excité et très vite*) : Personne n'y croit. Personne n'y croit... encore.

Tout se calme soudainement. Le maître de cérémonie se prend la tête entre les mains en proie à son hallucination. Il entend ces voix monotones, sans expression, il croit devenir fou.

Ombre : Un éclair blanc de mille soleils fondus.

Ombre : Un millième de seconde.

Ombre : Un millième de seconde qui embrase l'éternité.

Ombre : Un petit tas de cendres là où mille sourires dansaient.

Ombre : Pour les survivants.

Ombre : Pour les survivants de l'éclair, un bruit.

Ombre : Un bruit, pour les survivants de l'éclair, qui brise le mur du son de tous les sens.

Ombre : Une souffrance plus exquise qu'une déchirure bleue.

Ombre : Le mur du son de toutes les frayeurs.

Ombre : Une peau d'oignons sèche sous le souffle ardent.

Ombre : Une peau devenue un vêtement trop grand.

Ombre : Un météorite est tombé.

Ombre : Un météorite est tombé.

Les ombres repartent lentement, les mains tendues devant elles, elles quittent la scène.

Maître de cérémonie (*ému malgré lui, essayant de se rassurer, se parlant à lui-même*) : Un jour, je repartirai avec elles. Je ne puis continuer à vivre avec ces ombres qui me hantent au détour d'une respiration anodine. Bon, d'accord, mais surtout gardons notre calme. Je ne me comprends plus. Ne nous énervons pas! Je dois arrêter de boire. Fini les petits punchs au rhum. Basta! (*Essayant de se reconforter.*) Doucement mon cœur! Tout cela reste encore des curiosités de l'imagination, des figurations de neurones drogués, alcooliques.

Oppenheimer (*s'approche du maître de cérémonie et tout doucement répond au monologue du maître de cérémonie, comme si lui-même avait vu les ombres*) : Non! Non! Non! Ne vous méprenez pas. Plus maintenant. Elles sont aussi devenues des curiosités de laboratoires, des figurations de microscopes électroniques.

Maître de cérémonie : Imagination... laboratoire... microscope électronique, c'est la même chose!

Oppenheimer : Le succès d'Hitler peut en dépendre.

Maître de cérémonie : Hitler! Hitler! Un autre cheveu sur la soupe?

Oppenheimer : Une soupe atomique, radioactive, une soupe toxique aux mille soleils fondus!

Maître de cérémonie : Vous m'effrayez. Que peut-on faire?

Oppenheimer (*d'un air docte*) : Les découvertes scientifiques séminales ne sont pas trouvées parce qu'elles sont utiles, vous comprenez? Mais parce qu'il devient impossible de ne pas les faire. (*Crescendo.*) Et l'atome se dévoile impudiquement partout, en France comme en Angleterre, au Japon comme en Allemagne, en Italie comme aux États-Unis, au Canada comme au Danemark comme en Russie.

Maître de cérémonie : Apportez-moi un bac de sable.

Un bac de sable placé sur roulettes roule sur la scène. Le maître de cérémonie l'arrête de son pied, se met à quatre pattes et y enfouit la tête. On l'entend murmurer.

Maître de cérémonie : Ouf! Je me sens mieux.

Pendant que le maître de cérémonie a la tête dans le bac de sable, quatre scientifiques arrivent sur la scène, ils parlent à voix basse, mais très rapidement. On doit sentir une urgence dans leur voix. A et B dans un coin et C et D dans un autre. Les répliques de A et B et de C et D se chevauchent comme plusieurs conversations qui ont lieu en même temps dans une salle.

Scientifique A : La possibilité d'une réaction en chaîne doit être gardée secrète. Il ne faudrait pas en parler dans les congrès scientifiques internationaux.

Scientifique B : Mais il n'y a qu'une possibilité lointaine que tout ceci se matérialise.

Scientifique A : Qu'entendez-vous par possibilité lointaine?

Scientifique B : Bon, je ne sais... hum! 10 %?

Scientifique A : Quoi? 10 %? Ce n'est pas une possibilité lointaine. Si j'ai une pneumonie et que le médecin me dit que la possibilité que j'en meurs est de 10 %, je commence à m'inquiéter sérieusement.

Scientifique C : Hitler menace de bombarder Prague.

Scientifique D : Berlin a imposé une interdiction sur l'exportation de l'uranium.

Scientifique C : Un article dans le New York Times.

Scientifique D : Oui, je sais, Bohr et Einstein ont déclaré qu'une petite quantité de l'isotope 235 de l'uranium bombardée par un neutron pourrait faire sauter.

Scientifique C : Mais séparer l'isotope 235 de l'isotope 238 qui est beaucoup plus abondant dans la nature présente encore de gros problèmes.

Scientifique D : Ce n'est qu'une question de temps.

Scientifique A : Varsovie a été bombardée. La guerre commence pour de bon cette fois.

Scientifique B : Shangai, Guernica, Varsovie. Il n'y a plus d'interdits.

Scientifique A : Quelque chose a changé.

Scientifique D : La bombe atomique.

Scientifique A : La bombe atomique.

Scientifique C : Ce n'est qu'un mauvais rêve de laboratoire.

Scientifique B : Ce n'est qu'un mauvais rêve de laboratoire.

Scientifique A : Qui est, pourtant, sur toutes les lèvres.

Scientifique B : La paranoïa se promène librement dans l'air.

Scientifique C : La paranoïa se promène librement dans l'air.

Scientifique A : Si la bombe atomique se promène librement dans la tête des scientifiques, c'est qu'elle sera larguée sous peu. Ainsi en va la logique des armements.

Scientifique B : Et, bien! L'humanité ne survivra que si la guerre est abolie.

Scientifique A : La bombe apportera peut-être la paix!

Scientifique B : En attendant, il faut empêcher les nazis de la fabriquer.

Scientifique C : En attendant, il faut empêcher les nazis de la fabriquer.

Scientifique A : Quelle époque, mon dieu! Quelle époque!

Scientifique C : Même les Japonais ont un cyclotron.

Scientifique D : Ils n'ont pas d'uranium.

Scientifique C : Ils peuvent aller en chercher en Corée et en Birmanie.

Scientifique D : Non, non, je n'y crois pas.

Scientifique C : Il ne faut pas oublier qu'ils ont Yoshio Nishina.

Scientifique A : Churchill n'arrête pas de nous pousser sur les fesses. Qu'il se mêle donc de ses affaires celui-là!

Scientifique B : Sois réaliste, nous avons un énorme réservoir de physiciens nucléaires et des dizaines de laboratoires efficaces. Il ne manque qu'une étincelle de volonté politique pour chapeauter tous ces efforts.

Scientifique C : Selon certaines estimations, il n'y a qu'une chance sur 10 pour que l'on réussisse en moins de deux ans.

Scientifique D : Il faudrait monopoliser des milliers d'hommes et une quantité phénoménale d'argent et de ressources. Le temps presse. Ne pourrions-nous jamais y arriver?

Scientifique C : Avant la fin de la guerre?

Scientifique D : Les armes actuelles sont bien assez destructives.

Scientifique C : D'accord, mais on veut trouver une arme tellement destructrice qu'elle en deviendra dissuasive.

Scientifique B : Entre temps, on fera sauter la planète.

Scientifique A : L'armée allemande est dans Paris.

Les quatre scientifiques repartent. Le maître de cérémonie sort précautionneusement la tête du bac et regarde avec suspicion autour de lui. Il se redresse et reprend sa place au pupitre. Un dialogue de sourds très rapide s'engage.

Maître de cérémonie : Mesdames et Messieurs...

Bohr (*arrivant en coup de vent sur la scène*) : C'est l'isotope 235 qui est le grand responsable de la fission. Il faut donc augmenter la proportion d'isotopes 235 dans l'uranium. Enrichir l'uranium. Absolument. C'est ce qu'il faut faire. Plus de neutrons trouveront alors plus de noyaux susceptibles de fission que de surface par où s'échapper. Vous voyez? C'est clair, non?

Oppenheimer (*rapidement*) : Des tonnes et des tonnes de matériel sont nécessaires.

Maître de cérémonie (*donnant des coups sur le pupitre, pour se faire entendre*) : Mesdames et Messieurs, ce n'est plus une possibilité lointaine. C'est une réalité soudaine. La théorie est là, belle, neutre, prometteuse, aguichante, envoûtante. Mais, de grâce, arrêtons-nous. Arrêtons-nous avant que tout saute.

Bohr (*pensif*) : La même idée est défense ou agression d'une frontière amie à une autre ennemie.

Oppenheimer (*dans son monde*) : Avant tout, produire, en quantité industrielle, du matériel radioactif hautement fissible et nous n'en avons, jusqu'à présent, obtenu que de microscopiques quantités dans nos laboratoires.

Maître de cérémonie : Pourquoi ne pas s'arrêter maintenant? Il est encore temps. Écrasons, dans l'œuf, l'homo atomicus avant qu'il ne projette ses crachats radioactifs.

Les scientifiques reviennent sur scène. Ils restent groupés tout en marchant à toute vitesse, puis se séparent en petits groupes qui se réunissent à la fin, toujours rapidement. Ils chuchotent entre eux, très excités, mais on entend clairement les phrases suivantes. Il y a crescendo de voix et vitesse dans le passage suivant. On peut répéter ce passage (...*) deux fois ou trois fois avec des formations différentes de groupes.*

(*

Oppenheimer : Fission à neutrons rapides.

Scientifique A : Fission à neutrons lents.

Oppenheimer : Non, pas vraiment.

Scientifique B : Méthodes de séparation des isotopes?

Oppenheimer : Il faut toutes les développer.

Scientifique C : Procédés d'enrichissement.

Scientifique A : Ils ne sont pas assez performants pour le moment.

Scientifique D : Eau lourde?

Scientifique A : Oui, mais aussi, une pile au graphite.

Scientifique B : Cyclotron.

Scientifique D : Combien?

Scientifique C : Diffusion gazeuse?

Scientifique B : Diffusion thermique?

Oppenheimer : Il faudrait aller dans toutes les directions à la fois

Scientifique A : Séparation électromagnétique de l'uranium naturel pour obtenir le plutonium.

Oppenheimer : Absolument.

Scientifique B : Séparation par centrifugation.

*)

Maître de cérémonie (énervé) : La machine s'emballe de tous sens de tous côtés, mais il manque encore le coup de pouce qui forcera le président à partir en guerre.

Le maître de cérémonie quitte la scène, mais y laisse son pupitre, etc. La conversation, entre les scientifiques, devient générale.

Scientifique A : Il ne sert à rien de s'enfouir la tête dans le sable. La bombe est dans la nature comme le gène dans la chair.

Scientifique C : Tout à fait. Un physicien peut accepter d'y travailler ou non. C'est son seul choix.

Scientifique A : Il ne peut changer le fait que la bombe verra le jour... avec ou sans lui.

Scientifique D : Le patriotisme ou la peur nazie?

Scientifique A : Des deux, lequel est le plus fort, pensez-vous?

Scientifique C : Ça dépend du pays d'origine du scientifique, non?

Scientifique D : Oui, peut-être.

Scientifique B : Le président ne pense plus seulement à la menace nazie, mais à un développement militaire qui changerait l'organisation politique du monde.

Scientifique A : Cette guerre est différente. Elle changera notre humanité.

Scientifique B : Ne crois pas cela! Nous ne changeons pas, il n'y a que la force de nos technologies qui évolue.

Scientifique A : Avec des technologies plus puissantes, nous devenons plus cruels.

Scientifique B : Non! Pas du tout! Nos technologies nous permettent simplement d'allonger le rayon d'action de nos déprédations dans des temps records. C'est tout.

Scientifique D : Roosevelt est le commandant en chef de l'armée. C'est à lui de prendre la décision.

Scientifique C : Si nous laissons ces décisions aux mains des politiciens, nos âmes, nos consciences et nos scrupules ne nous appartiendront plus.

Scientifique A : Nous serons dépossédés de nos découvertes.

Scientifique B : Nous ne pourrons plus voir à leurs déploiements, à leurs orientations.

Scientifique D : On ne pourra donc pas nous blâmer.

Scientifique A : Si c'est ce qui t'inquiète, tu fais mieux de partir maintenant..

Scientifique B : Le blâme s'attrape comme un virus et contamine tout.

On entend des avions par centaine, des bombardements, des cris. Le maître de cérémonie revient en courant et à voix haute par-dessus les cris.

Maître de cérémonie : Pearl Harbor, vous avez entendu la nouvelle? Pearl Harbor! Pearl Harbor! Des bombardements! Des morts! Des morts étasuniens! Nos morts! Oh! Horreur et damnation! Ils ont osé s'attaquer à nous!

Il repart en courant et en criant.

Maître de cérémonie : Pearl Harbor! Pearl Harbor! Pearl Harbor!

Puis soudain, silence. Noirceur. Lentement, Groves habillé en général de l'armée américaine, arrive sur la scène avec un tableau noir et une craie blanche. D'un trait de craie, il divise le tableau en deux. D'un côté, il écrit « Contre » et de l'autre, « Pour ». Durant la tirade de Groves, Oppenheimer reste en retrait au fond de la scène, fumant sa pipe.

Groves : Contre... c'est évident... pas de prix Nobel. (*Il écrit « Pas de prix Nobel ».*) Au moins huit prix Nobel sous ses ordres! Hum! Aucune expérience administrative. (*Il écrit « Aucune expérience administrative ».*) Pas même un étal de hamburger! Pour construire le gadget, il faut un physicien expérimental. C'est un théoricien. (*Il écrit « Théoricien ».*) Et cerise sur gâteau, il a des idées socialistes gauchisantes. (*Il écrit « Politique douteuse ».*) Pour... (*il reste silencieux et écrit en gros caractères « l'intuition du général Leslie R. Groves, responsable du Projet Manhattan »*, il reste pensif quelques instants) il a un talent démoniaque pour aller droit au cœur du problème et de là se diriger ou diriger les autres vers la solution la plus efficace... et tout ça avant même que l'interlocuteur ait fini d'expliciter sa pensée. Un esprit de synthèse unique, exceptionnel. Un cheval de course nerveux, racé, fin, brillant, rapide... mais vulnérable... vulnérable et fragile. Son point faible est son ambition dévorante qui ne lui laisse que la peau sur les os. Il veut plaire, il est effroyablement charismatique. Ce sera ma force. Je harnacherai son ambition démesurée et je le tiendrai en laisse jusqu'à la fin du projet Manhattan. Ensuite, il vivra avec les conséquences!

Oppenheimer va chercher deux chaises en coulisse. Groves et Oppenheimer s'y assoient.

Groves : Docteur Oppenheimer, vous devenez dès maintenant, officiellement, je devrais dire, le directeur scientifique du projet Manhattan.

Oppenheimer ne dit rien. Il sourit et attend la suite.

Groves : Le directeur scientifique sera responsable de la recherche et de la production d'un gadget atomique le plus rapidement possible et sous le sceau du secret le plus absolu.

Oppenheimer : Secret?

Groves : Oui, la clef de tout : la compartimentation. Chacun devra œuvrer à l'intérieur du problème assigné, sans divulgation possible des résultats, sinon à travers une chaîne de commande préétablie.

Oppenheimer : Impossible!

Groves : Impossible? Non! Tout problème a une solution. Production du matériel fissible. Levée des usines. Cyclotrons. Création d'une unité militaire qui aura la charge de laisser tomber les gadgets sur des cibles prédéterminées. Service secret international. Relations diplomatiques internationales. Tous les aspects du problème seront envisagés parallèlement. Tout de suite. Tout est prioritaire.

Oppenheimer : Ajouter à cette liste l'étude de l'implosion.

Groves : Entendu.

Oppenheimer : Et j'insiste, Général, la compartimentation est impossible entre scientifiques qui travaillent ensemble.

Groves (*impatient*) : Je le répète. Tout problème a une solution. Deux méthodes de séparation d'isotopes pour enrichir l'uranium et une méthode pour produire du plutonium qui se révèle encore plus explosif que l'isotope de l'uranium 235.

Oppenheimer : On laisse tomber l'enrichissement de l'uranium par diffusion thermique et par force centrifuge?

Groves : Pourquoi?

Oppenheimer : Résultats sur l'obtention d'un degré acceptable de pureté peu probants.

Groves : Aucune objection contre une mauvaise décision... seule condition : obtenir des résultats rapides. S'il y a un choix entre deux méthodes, une bonne et une autre qui semble malgré tout quelque peu prometteuse, alors poursuivez les deux chats en même temps que leurs quatorze vies.

Oppenheimer : Très bien. Intégrer toutes les méthodes, et arriver ainsi, peut-être, plus rapidement, à un plus haut degré d'enrichissement?

Groves : You've got it!

Oppenheimer : Mais l'argent?

Groves : Money is not a problem. Time is the problem. Le projet Manhattan n'aura aucun lien avec la vie industrielle ou sociale de notre pays. Un état séparé avec ses propres avions, ses propres usines, son propre budget, ses milliers d'ouvriers et de secrets. Une souveraineté exclusive.

Oppenheimer : C'est quand même étonnant! Des centaines d'usines, des milliers d'individus dépendront de quelques personnes, assises dans des laboratoires, réfléchissant sur le comportement bizarre de l'atome.

Groves : Vous trouvez? Bon! Allons! Au travail! Réunissez les plus brillants cerveaux nucléaires et dessinez-moi une bombe atomique.

Groves quitte la scène. Oppenheimer l'apostrophe, mais Groves continue sa marche sans broncher.

Oppenheimer (*de plus en plus fort*) : Général, n'oubliez pas ce que je vous ai dit. La science ne peut se faire que dans des vases communicants. La science est partage, échange et critique. Critique, Général! Critique! La science n'est pas un secret militaire! Elle n'est pas une théocratie hiérarchique. Elle ne peut se faire en vase clos.

Silence. Oppenheimer est assis, il se prend la tête entre les mains. Son visage devient triste et torturé.

Oppenheimer (*en aparté*) : Groves is a bastard, but he's a straightforward one! He has the guts to make timely, difficult decisions. (*Quelques moments de silence*) Ah! Ça recommence. Ma machine interne se dérègle. Le « Je » qui agit, le « Je » qui pense, le « Je » qui s'observe. Une trinité sous étroite surveillance. Il me faut un martini au plus vite. (*Il cherche mais ne trouve rien, il fume avec avidité.*) Des écoutes téléphoniques imaginaires, des ombres gardiennes de secrets non encore existants. Qu'irai-je faire dans cette galère? Je suis un scientifique non un garde-chiourme! Qu'advient-il de mes recherches? Je perds tout espoir d'un prix Nobel! Quel prix pourrait couronner mes efforts? Diplomatie? La physique, mon amour, mon plus grand amour. Je deviens infidèle avant l'orgasme. Ne pourrai-je jamais retourner à la recherche? (*Il soupire profondément. Il secoue la tête. Silence. Soudain, il se passionne pour une question scientifique.*) Mais... la bombe? Pourrait-elle déclencher l'explosion du nitrogène de l'atmosphère et de l'océan? La catastrophe ultime? Mieux vaudrait l'esclavage nazi que de tirer un trait sur l'humanité.

Les scientifiques A, B, C entrent en scène et s'assoient avec Oppenheimer. Ils forment un groupe compact (pourraient faire penser à une consultation sur terrain des joueurs de rugby).

Oppenheimer : Nous déménagerons sous peu. Un lieu secret. Nos séminaires deviennent secret d'État. Fermons bien portes et fenêtres. Nos amis les plus chers, même nos femmes, doivent ignorer ce sur quoi nous travaillons.

Le scientifique A se lève et fait mine de fermer portes et fenêtres.

Oppenheimer : Mais en attendant, continuons nos recherches et discussions.

Scientifique A : Pour faire exploser 5 à 10 kg d'hydrogène lourd liquide il faudrait à peu près 30 kg de l'isotope 235 de l'uranium.

Scientifique B : Utiliser 2 à 3 tonnes de deutérium liquide et 30 kg de l'isotope 235 serait équivalent à 100 000 000 de tonnes de TNT.

Oppenheimer (*faisant mine de calculer, un papier sur ses genoux*) : Estimation de la dévastation : 1000 km carrés. Radioactivité mortelle sur cette aire pendant plusieurs jours.

Scientifique C : J'ai vu les mains de Pierre Curie et celles de Becquerel. Radioactivité mortelle, il faudrait évacuer la population, les animaux, les plantes, les insectes, les nuages, l'air. (*Infiniment triste.*) Nous n'avons plus d'âme.

Le scientifique D arrive en courant sur la scène, il fait mine d'ouvrir une porte. Il entre et ne referme pas la porte.

Scientifique D (*parlant très fort, essoufflé*) : Fermi... écoutez! Fermi a réussi! La première réaction en chaîne contrôlée. Contrôlée! Vous entendez! C'est à peine croyable! L'énergie atomique libérée est enfin harnachée, contrôlée, subjuguée. Je l'ai vu et je ne le crois pas. Fermi est un génie.

Oppenheimer : Veuillez fermer la porte s'il vous plaît.

Le scientifique D referme la porte.

Scientifique A (*excité*) : Non! Je ne croyais pas qu'il réussirait si vite. Il ne nous reste qu'à sortir ces découvertes de nos laboratoires.

Scientifique B (*enthousiaste*) : À lever des usines qui produiront du matériel radioactif en quantité industrielle.

Scientifique D (*enthousiaste*) : Nous avons la bombe à portée de main.

Scientifique C (*triste*) : Et la fin du monde aussi. On se souviendra de ce jour comme un des plus noirs de l'histoire de l'humanité.

Scientifique A (*plus calme*) : Oui, ceux qui (*gros soupir*) pourront encore s'en souvenir.

Le téléphone sonne. Oppenheimer se lève et va répondre. On n'entend que la voix de Oppenheimer.

Oppenheimer : Ici Oppenheimer... oui, Général, je viens de l'apprendre... nous sommes encore sous le coup de l'émotion. Il y est arrivé plus rapidement que nous ne l'espérions... oui, c'est exact. Fermi est italien... mais non, mon Général... oui, je sais que sa femme est juive. Et alors... l'endroit?... Oui, c'est juste. Nous avons vraiment trouvé le bon endroit l'autre jour... j'en suis tout à fait convaincu... mars 43?... Bon!... Ne pourrait-on devancer, nous sommes prêts! Nos cerveaux vont plus vite que vos grues et bulldozers... oui, je

comprends... oui, très bien, entendu... bonne chance, Général... oui, merci, Général Groves, je le dirai à Fermi.

Oppenheimer repose le combiné et revient vers les scientifiques qui, sous le coup de l'émotion, quittent la scène les uns après les autres. Un simple signe de tête en guise de salutation. Oppenheimer reste seul. Il fume la pipe. Il s'assoit.

Oppenheimer (*introspectif, lentement*) : Est-ce maintenant? Est-ce cette chose? Depuis toujours tapie au plus profond de moi, ce sentiment qui me met dans l'attente de quelque chose d'étrange, peut-être de prodigieux et de terrible, quelque chose qui tôt ou tard arrivera. Quelque chose qui surgira dans ma vie, qui altérera tout, qui frappera aux racines de mon monde... détruira peut-être toute conscience, et me laissera aux mains des conséquences. Oh! Le « Je » qui agit, le « Je » qui pense, et celui qui s'observe. Ma souveraine trinité m'épuise.

Bohr arrive sans bruit sur la scène, calmement fumant la pipe et s'assoit à côté d'Oppenheimer. La conversation se déroule lentement et doit faire contraste avec le rythme précédent. Un mouvement lent dans une symphonie. On doit laisser passer le silence entre les différentes répliques, entre les points de suspension.

Bohr (*tout doucement, en cafouillant un peu... mais on doit tout comprendre*) : Oui, c'est comme cela. Hum! J'essaie de ne pas parler plus clairement que je ne pense. Hum! Vous comprenez? Et ce que je pense... hum! Je me divise souvent en deux personnes, une essayant de se jouer de l'autre, de se moquer de l'autre, pendant qu'une troisième qui est en fait la même que les deux autres est remplie d'étonnement devant cette confusion. Penser devient dramatique... hum! et met en scène des intrigues compliquées avec soi-même pour soi-même, le spectateur encore et encore devient acteur.

Oppenheimer : Vous voulez dire...

Bohr : Une spirale de l'imagination? Peut-être?

Oppenheimer : Le spectateur de la déchéance de l'acteur?

Bohr : Qui sait ce que je veux dire... mais je crois que vous comprenez.

Oppenheimer : Dans le monde réel, ça n'a pas de sens de douter de l'existence, le doute lui-même démontre l'existence de celui qui doute.

Bohr : Oui, la cause et l'effet semblent limiter notre liberté... mais à d'autres moments nous savons que nous choisissons. Nous en avons l'intime conviction.

Oppenheimer : Les régularités des phénomènes. C'est tout ce qu'il y a. Demander des questions à la nature.

Bohr : Hum! Les concepts idéalisés que nous utilisons en science dérivent de nos expériences communes de la vie quotidienne. Oui. Hum! Si deux de ces concepts idéalisés sont incompatibles. Hum!

Oppenheimer : Il doit donc exister...

Bohr : Oui, exactement, hum! une limitation réciproque... hum!

Oppenheimer : Sur leur validité?

Bohr : Oui, une limitation réciproque sur leur validité. Une sorte de complémentarité qui limite la spirale?

Oppenheimer : Et alors, on ne peut plus se réfugier dans l'imagination.

Bohr : Non. (*Il fume.*) Oui... (*Il fume*) peut-être... mais... hum!

Les deux deviennent silencieux et s'enveloppent d'un nuage de fumée de pipes.

Bohr : Dans le monde réel, les objets persistent, leurs atomes ne peuvent donc être habituellement instables. Hum!

Oppenheimer : Oui?

Bohr : Le but de la physique n'est pas de trouver comment est la nature. Non?

Oppenheimer : Einstein...

Bohr (*interrompant Oppenheimer*): La physique est ce que (*emphatiquement*) nous... pouvons dire sur la nature. Rien de plus!

Silence. Noir. Puis lentement, les ombres arrivent, mains devant, tâtonnant. Bohr s'éclipse. Oppenheimer fume sa pipe et déambule pensif à l'arrière-plan.

Oppenheimer (*soudain, tout surpris, parlant au public*) : Ah! Je les vois. C'est terrible! Là! Vous les voyez? Regardez, elles avancent, des fantômes sans l'ombre d'un corps. Des ombres sans l'ombre d'une vie. Serait-ce l'incarnation des conséquences... ces conséquences qui me hantent?

Ombre : Un millième de seconde.

Ombre : Un millième de seconde qui embrase une éternité de feu incandescent.

Ombre : Les morts sont radicalement différents.

Ombre : Pour les survivants de l'éclair, un bruit.

Ombre : La vitesse du son de tous les sons.

Ombre : Les survivants ne sont que des restes de viandes radioactives, secoués par des ondes de choc.

Ombre : Un écorché, sa peau pendant tout au long de ses jambes, n'a pour toute voix que des cordes desséchées.

Ombre : Le cri sans voix de la béance de l'horreur.

Ombre : Un météorite est tombé.

Ombre : Un météorite est tombé.

Ombre : Un météorite est tombé.

Oppenheimer (*introspectif*) : Il me faut apprendre à survivre à côté de mes démons, de mes culpabilités, de mes hantises, de mes ombres et de mon ambition dévorante. Les conséquences...

Les ombres repartent. Les scientifiques reviennent apportant chaises et table. Ils font du bruit, parlent entre eux. On entend des éclats de rire. Deux scientifiques se bousculent en riant. Allure de salle de classe décontractée. Ils s'assoient tous autour de la table. Oppenheimer préside la réunion.

Oppenheimer (*plein d'entrain et détendu*) : Bienvenue à Los Alamos. J'espère que le manque d'eau, la boue, le manque d'espace ne seront que passagers. Le général Groves m'a promis que nous verrons sous peu une nette amélioration de nos conditions de vie.

Scientifique D : Groves is most demanding, sarcastic, abrasive. I hate his guts!

Oppenheimer : I know, everybody hates his guts but we have our form of understanding. Continuons. (*Faisant signe au scientifique B.*) Allons-y!

Scientifique B : Le but du projet Manhattan est de construire une arme militaire pratique ayant la forme d'une bombe dans laquelle l'énergie sera produite par une réaction en chaîne de neutrons rapides dans un ou plusieurs matériels susceptibles de fission nucléaire. La nature a placé cette fission presque au-delà de nos atteintes. Ce ne sont que les dernières générations de neutrons de la réaction en chaîne qui engendrent assez d'énergie pour produire l'explosion juste avant l'éparpillement final du matériel fissible. Selon les calculs actuels, il nous faut une masse critique d'uranium 235 de 15 kg entourée d'une épaisse enveloppe d'uranium ordinaire ou encore, une masse critique de plutonium 239 de 5 kg aussi entourée d'une épaisse couche d'uranium. Résumons de la façon suivante : le cœur du gadget pourrait être un cantaloup d'uranium 235 ou, peut-être, une orange de plutonium 239. Le cœur devra être entouré d'un melon d'eau d'uranium ordinaire d'environ une tonne.

Scientifique D : Avec un gadget ayant, à peu près, ces dimensions quels seraient les dommages prévisibles?

Scientifique A : Dans un kilomètre à la ronde, il y aura des effets pathologiques extrêmement sévères. L'endroit deviendrait inhabitable pour un certain temps.

Scientifique B : Combien de temps?

Scientifique A : Les calculs sont à refaire.

Scientifique B : Il nous reste plusieurs problèmes à résoudre.

Oppenheimer : La fabrication de l'enveloppe est cruciale.

Scientifique A (*en riant*) : Le melon d'eau?

Oppenheimer (*sérieux*) : Exactement. C'est elle qui renvoie les neutrons vers le cœur, le cantaloup ou l'orange, et les empêchera de s'éparpiller dans toutes les directions en leur permettant d'enfanter les dernières générations de neutrons qui permettront l'explosion.

Scientifique D : Le détonateur présente un défi de taille. Non seulement la fabrication même du détonateur, mais le moment exact où la détonation devra survenir pour que l'efficacité de la bombe soit à son maximum.

Scientifique B : Les modèles types canon sont trop lourds. Il faut un gadget qui puisse être transporté par avion.

Scientifique A : Mais pourquoi un canon doit-il être lourd?

Scientifique B : Vous voulez dire?

Scientifique A : Exactement. Un canon est lourd parce qu'il est fait pour tirer à répétition.

Scientifique D : Et pour le gadget, nous n'avons besoin que d'un seul tir!

Scientifique B : Génial. Bravo!

Oppenheimer : Les usines produisant le matériel radioactif roulent à plein régime. Nous pouvons compter, dès maintenant, sur de petites quantités pour nos expériences. Il faudra que la bombe soit prête en même temps que nous recevrons les livraisons finales de plutonium et d'uranium enrichi. Moins de deux ans, Messieurs. Au travail.

Scientifique C : Un instant! Une question... personnelle. Je m'excuse.

Oppenheimer : Toute question est importante.

Scientifique C : Je me sens à nouveau prisonnier. J'ai l'impression d'avoir quitté un camp pour un autre.

Oppenheimer : C'est juste. Les conditions iront en s'améliorant, mais il n'en reste pas moins que nous sommes placés en résidence surveillée.

Scientifique B (*en riant*) : En Allemagne, les steaks étaient certainement moins épais et juteux!

Scientifique C : Le courrier est censuré, nous sommes encerclés de fils barbelés.

Oppenheimer : Nous naissons, vivons et mourrons derrière la case postale 1663 dans l'espoir de harnacher une force obscure qui, peut-être, mettra fin à une guerre brutale. Voilà!

Scientifique B (*en badinant et esquissant un pas de danse*) : Un camp militaire où l'on apprend de vigoureuses quadrilles, où l'alcool coule à flot et où le taux de natalité fracasse les records nationaux.

Tous rient aux éclats. Oppenheimer salue les scientifiques et quitte l'assemblée pour marcher de long en large sur la scène. On doit donner l'impression que le temps passe. Les scientifiques se dispersent, reviennent, écrivent, chuchotent et se dispersent de nouveau. Puis, après encore quelques instants, Groves s'approche de Oppenheimer.

Groves : Nous avons mis le colonel Paul Tibbets au courant du projet Manhattan. Il sera responsable des B-29. Avez-vous déjà entendu parler du courant-jet?

Oppenheimer : Non.

Groves : Très important quand on larguera le gadget. Pour quand Trinity?

Oppenheimer : Très bientôt.

Groves : Oui, mais quand?

Oppenheimer : L'assemblage est commencé, cependant il y a encore un problème de taille à résoudre avec le détonateur. Deux mois au plus.

Groves : Vous avez reçu des livraisons de l'uranium 235 de Oak Ridge. Satisfaisantes?

Oppenheimer : Excellente qualité.

Groves : À Hanford, il faut absolument trouver un moyen pour refroidir plus efficacement les réacteurs qui produisent le plutonium.

Oppenheimer : Nous aborderons ce problème demain au séminaire. Clinton, Hanford, Oak Ridge, plus de 20 000 travailleurs. Bohr l'avait prédit. Pour séparer l'uranium 235 de l'uranium 238, il aura fallu transformer les États-Unis en une immense machine de guerre.

Groves : Vous et moi y sommes parvenus.

Oppenheimer : Je crains que les Allemands n'aient, d'ici la fin de l'année, assez de matériel fissile pour produire plusieurs gadgets qu'ils lanceront sur la Russie, l'Angleterre et sur nous.

Groves : Ce sont des rumeurs. Vraies, fausses? Ce n'est pas de votre ressort. Vous les scientifiques, découvrez, expérimentez et laissez nous gagner la guerre.

Oppenheimer (en aparté) : Il n'y a que la bombe atomique qui peut venir à bout d'Adolf Hitler et nous devons être les premiers... et les seuls... à la larguer.

Groves quitte. Oppenheimer se promène de long en large comme un loup en cage. Bohr entre et l'accompagne dans sa marche. Tous les deux fument la pipe. Ils continuent leur marche en échangeant des paroles en se croisant et en se séparant chacun dans leur monde.

Bohr : L'arbre de la mort plonge ses racines dans le terreau de l'organisation, de la production, des sciences, de l'ingénuité des technologies et hum! il vient de trouver une vaste quantité de ressources naturelles : les civils... les civils derrière les fronts. Il lui manquait

quelques arguments pour assimiler les femmes, les vieillards et les enfants à des militaires armés jusqu'aux dents. C'est fait! Le bombardement de Hamburg est un tournant dans cette évolution des techniques de la mort.

Oppenheimer : Le gouvernement japonais mobilise les civils pour résister à l'invasion. La population japonaise devient donc une cible de choix.

Bohr : C'est toujours le premier argument qui est difficile à trouver, ensuite la petite balle de neige devient un glacier dont l'avance est inéluctable.

Oppenheimer (*ironique*) : Une jolie glissade du bombardement de précision au bombardement civil. On choisit les cibles soigneusement dans des zones industrielles très peuplées et si la bombe n'atteint pas son but... permission accordée de la laisser tomber avant de quitter le territoire... au moins elle affecte le moral de l'ennemi. Quel bel euphémisme!

Bohr : Hum! Mais il s'agit moins d'une décision politique que d'un manque de technologie dans la précision.

Oppenheimer (*en riant*) : Oui, et le moral de nos pauvres bombardiers, qu'en faites-vous? Il faudra bien leur fournir une cible qu'ils pourront atteindre.

Bohr : Nous sommes, aujourd'hui, face à une nouvelle situation qui ne peut plus être résolue par la guerre. Jusqu'à présent, les nations existaient dans l'anarchie internationale la plus complète et les pires disputes étaient résolues par les guerres. Hum! Notre interférence sur le cours normal des phénomènes naturels a pour toujours changé la donne.

Oppenheimer : Quand les autres pays auront accès à la bombe atomique, personne ne pourra être gagnant.

Bohr : Il y aura un spasme de destruction réciproque, mais pas de guerre.

Oppenheimer : Ou encore, une impasse.

Bohr : Oui?

Oppenheimer : Deux scorpions dans un bocal de verre. Tous les deux capables de tuer l'autre, mais seulement au risque de sa propre vie.

Bohr : L'énergie atomique est là pour y rester, on ne peut plus l'exciser de notre vie.

Oppenheimer : Même si un contrôle international raisonnable existait, la connaissance persisterait. Il est difficile de voir comment, dans un conflit majeur, l'un ou l'autre côté ne recourrait pas éventuellement à l'arme atomique.

Bohr : Exactement. La nécessité d'un effort concerté pour prévenir une telle menace contre la civilisation nous offre une chance unique de jeter un pont entre nos divergences. Hum! Complémentarité de la bombe. Un monde ouvert.

Oppenheimer : En principe, ce qui menace la sécurité de notre monde devrait être connu de tous, ou du moins accessible à tous.

Bohr : Dans la mesure du possible! Hum! Oui, c'est ça.

Oppenheimer : On voit mal comment y parvenir. Le secret a toujours été un des moteurs les plus puissants de la politique. Groves est tellement obsédé par le secret qu'il ne veut même pas dire à nos espions qui partent pour l'Allemagne ce qu'ils doivent y rechercher. Il leur faudrait au moins des rudiments sur les techniques de séparation des isotopes de l'uranium.

Bohr : La profonde difficulté... hum!... qui contient en elle-même sa propre solution ce n'est pas la bombe... hum!... mais l'inégalité entre les hommes et les sociétés. Hum! Un holocauste nucléaire éliminerait les inégalités en détruisant les pauvres comme les riches... mais si on pratique l'ouverture on pourrait diminuer l'inégalité... hum!... dans la direction de la vie et non de la mort. Elle révélerait les erreurs et dénoncerait les contrevenants. La pression internationale sur les états délinquants les forcerait à corriger les abus. Hum! Il ne s'agit pas d'instaurer un gouvernement mondial qui amènerait d'autres abus... hum!...non!... mais plutôt de mettre en place un consortium. Cette nouvelle connaissance de la nature nous amène à un point de non-retour : s'adapter ou périr. Hum! (*Regardant Oppenheimer en souriant et en fumant.*) La bombe sera peut-être l'instrument miraculeux amenant l'humanité sur le chemin de l'entente.

Oppenheimer : Je voudrais tellement y croire. Vous entendre me rajeunit.

Bohr : La connaissance est la base de la civilisation.

Oppenheimer : C'est le credo de toute ma vie.

Bohr : Reculer les frontières de notre connaissance apporte, parallèlement, un cortège de responsabilités aux individus et aux nations en leur offrant la possibilité d'améliorer les conditions de la vie humaine.

Oppenheimer : Croyez-vous vraiment que les Russes soient prêts à vous entendre? À participer à l'ouverture du monde? Les scientifiques?

Bohr : C'est ainsi que se fait la science.

Oppenheimer : Les politiciens? Churchill a une peur bleue...

Bohr : Churchill a une foi naïve dans le secret. Hum! Il oublie que le secret donne la clef du secret : les articles de physiciens nucléaires éminents, de chimistes, de mathématiciens, de métallurgistes n'apparaissent plus dans les journaux internationaux.

Oppenheimer : Un scientifique appartient au monde en temps de paix et à son pays en temps de guerre. Heisenberg...

Bohr (*l'interrompant*) : Est-ce vraiment ce que vous croyez? Je n'ai jamais compris pourquoi Heisenberg était venu me voir à Copenhague en 41. Voulait-il savoir ou voulait-il apprendre? Voulait-il me mettre en garde ou me menacer?

Bohr quitte la scène en s'enveloppant d'un nuage de fumée. Quelques moments de silence. Le maître de cérémonie revient sur scène.

Maître de cérémonie : Hitler s'est suicidé. L'Allemagne capitule. Le but de la bombe n'était-il pas de prévenir la victoire nazie? Et bien, voilà, arrêtons tout! Pourtant, rien ne modifie la détermination des chercheurs de Los Alamos et du personnel du projet Manhattan. Au contraire, les énergies redoublent. On ne lancera pas la bombe sur les Allemands. Soit! Tant pis? Tant mieux? (*Un air didactique, un doigt menaçant.*) Ce qu'il faut c'est impressionné les Russes. La guerre n'est pas terminée et la bombe sera utile pour asseoir la suprématie des États-Unis et pour sauver d'autres vies.

Les scientifiques A et B reviennent sur scène.

Oppenheimer : Le gros du travail est fait...

Scientifique B : Certains esprits en profitent pour se poser des questions sur l'impact du gadget.

Oppenheimer : C'est normal.

Scientifique B : Normal et dangereux pour le moral.

Oppenheimer : Oui, la situation devient intenable.

Scientifique A : Notre pays a-t-il le droit d'utiliser le gadget contre des êtres humains?

Oppenheimer : Mais nous, en tant que scientifiques, avons-nous plus de droits sur le destin de cette arme que les autres citoyens?

Scientifique B : Ne pourrait-elle pas rendre notre monde plus sûr?

Oppenheimer : Le pire scénario serait que cette arme demeure secrète. Si ça arrive alors la prochaine guerre sera une hécatombe finale.

Scientifique A : Qui à part les Russes pourrait avoir l'arme atomique?

Scientifique B : Oh! Les Russes... nos meilleurs alliés ennemis?

Scientifique A : Certainement pas les Japonais.

Scientifique B : Il faudrait avertir les Anglais, les Français, les Russes, les Chinois et les Japonais.

Oppenheimer : Ce sera la fin des guerres telles que nous les connaissons.

Scientifique A : Notre imagination en concoctera de nouvelles encore plus terribles. Je n'ai aucune confiance dans cette race humaine à laquelle j'appartiens.

Oppenheimer : Mais avant tout, il faut faire le test.

Quelques instants de silence, puis Groves et les scientifiques C et D reviennent sur scène en faisant du bruit.

Maître de cérémonie (*à voix haute, dramatique*) : Trinity, Trinity. Enfin Trinity!
L'aboutissement de nos théories, de notre labeur, de nos doutes. Mesdames et messieurs, prenez vos places. Assistez à la première explosion atomique en direct. Le sort en est jeté. Faites vos jeux. Un succès? Un échec? La nuit est noire, les vents se déchaînent, les cœurs sont tempétueux.

Changement de ton. On entend le vent et la pluie qui tambourine sur les toits et les fenêtres. On voit des éclairs. On sent l'électricité dans la pièce comme au dehors.

Groves (*impatient, énervé*) : Et la température? Que dit la météo? Où est le météorologue? Diable, personne ne m'écoute ici. Allez le chercher.

Groves parle, personne ne l'écoute. Il regarde vers l'extérieur de la scène.

Groves : La nuit est noire comme de l'encre, on ne voit rien. Où est ce météorologue de malheur? Qu'on aille me le chercher immédiatement!

Scientifique A : J'ai passé la nuit à refaire les calculs.

Scientifique B : Oui, mais les calculs faits selon la méthode magnétique prédisent que la bombe de Trinity sera un fiasco.

Oppenheimer : Vous ne pouvez quand même pas mettre en doute les équations de Maxwell! Reprenons les calculs une fois de plus.

Groves (*arrivant vers eux, furieux*) : Vous serez la cause de l'échec de Los Alamos.

Scientifique B : Un instant, Général!

Scientifique A : Écoutez-moi, bon sens! Calmons-nous! Les calculs que j'ai repris depuis le début montrent que même une implosion parfaite ne pourrait produire des résultats différents de ceux qui furent observés sur les oscilloscopes.

Groves (*fâché*) : Parlez pour que je comprenne. Pouvons-nous faire le test? Y a-t-il des chances de réussir?

Scientifique A (*en criant*) : Oui. Là! Avez-vous compris?

Groves (*regardant de nouveau dehors*) : La météo? Merde! Mais qu'est-ce qu'il y a avec la météo? Elle fait exprès ou quoi?

Scientifique D : Une masse d'air tropicale.

Groves : Toute la nuit?

Le téléphone retentit. Un scientifique prend le combiné, écoute et vient chuchoter quelques mots à l'oreille d'Oppenheimer.

Oppenheimer (*s'adressant à tous*) : Prenez vos positions. On vient de nous annoncer qu'il y aura une accalmie un peu avant 5 h 30.

Scientifique A : Mettez vos huiles solaires. Ne regardez pas la bête!

Tous s'enduisent d'huile solaire, on doit sentir la nervosité des scientifiques.

Scientifique B : On a l'air fin! S'enduire d'huile solaire en pleine nuit!

Scientifique D : La bête rugira-t-elle? Je gage une bouteille de whisky qu'elle restera dans son terrier à se la couler douce.

Scientifique C : Pfoua! Tu pues la piña colada.

Scientifique B : Je ne bois pas!

Scientifique A : C'est son huile solaire, Monsieur le Professeur.

Scientifique D (*en riant nerveusement*) : Je la boirai en entier, seul, si vous ne voulez pas gager avec moi, et je ne pourrai plus faire les calculs qui expliqueront, noir sur blanc, la cause de nos échecs retentissants.

Groves (*s'adressant à Oppenheimer*) : Des enfants, je vous dis, des enfants. Qu'ils se calment! Ne se rendent-ils pas compte de la situation? Faites quelque chose!

Oppenheimer (*en aparté*) : Oh! Lord! Que ces choses sont dures pour le cœur!

Les scientifiques, le maître de cérémonie, Groves, Oppenheimer vont chercher des blocs de mousse de polystyrène qu'ils disposent en remblais et derrière lesquels ils s'abritent. Tous mettent des lunettes de forgeron.

Le maître de cérémonie (*solennel, calmement*) : Ten, nine, eight, seven, six, five four, three, two, one, ...

Silence total puis la voix du scientifique A.

Scientifique A (*effrayé*) : Jaune, oui... non... un éclair blanc, plus blanc que tous les jaunes. Seigneur, que m'arrive-t-il? Je ne vois plus rien.

Scientifique B (*effrayé*) : L'univers est le feu. Nous ne sommes plus.

Scientifique C (*admiratif, crescendo*) : Des millièmes de seconde en marche. Une sphère invisible, une vague s'avance dévorant la radiation, une onde de choc se propage dans l'air naïf ambiant. Et le temps s'épaissit, dix secondes, un serpent, non une tige... le pied d'un champignon de feu bleu, des éclairs jaunes, rouges, verts.

Scientifique D (*descriptif, se touchant les joues*) : Une chaleur aveuglante sur ma figure dans ce froid matin du désert.

Scientifique A (*étonné*) : Oh! Dieu! Qu'avons-nous fait? Un monstre est né, un nouveau contrôle, une compréhension que l'homme a volée à la nature.

Scientifique C (*horrifié*) : Nous voyons ce que les caméras ne pourront jamais percevoir : la nudité de la pitié et de la terreur. Oh! Dieu! Sauvez-nous de nous.

Scientifique D (*en extase*) : Et le temps s'épaissit, quarante secondes. L'explosion rebondit de partout sur toutes les parois, les rocs, les montagnes et ça continue et continue et continue en cascades. Ça ne s'arrêtera donc jamais? Est-ce la fin du monde des silences? (*Il se bouche les oreilles.*)

Tous sont atterrés. Silence. Tous réalisent que quelque chose d'énorme vient d'arriver.

Oppenheimer (*triste, lentement en aparté*) : Ça a marché! Oui. C'est une réussite spectaculaire. Une réussite pour qui? Pour l'humanité? Pour la science? Pour les États-Unis? Pour Los Alamos? Pour moi?

Groves se relève et s'approche de Oppenheimer qui reste prostré.

Groves (*enthousiaste*) : Félicitations, Docteur. Je suis fier de vous.

Oppenheimer se relève. Il doit exprimer un contentement qu'il n'éprouve pas

Oppenheimer : Merci, Général.

Groves : Il faut terminer au plus vite les calculs sur la force de l'impact. Donnez-moi les résultats. Le président attend mon coup de téléphone. Il faut que je vous quitte.

Scientifique A (*soupirs de soulagement*) : La guerre est finie! Ouf! La guerre est enfin finie. Enfin!

Groves (*autoritaire*) : Oui, mais pas avant que le Japon n'ait reçu deux bombes sur la tête!

Groves quitte la scène.

Scientifique D (*comme en extase*) : Personne d'entre nous, jamais, n'oubliera cette démence sortie des entrailles de la matière.

Scientifique C (*dégoûté*) : Nous sommes tous des enfants d'chienne.

Oppenheimer : Vishnu a dit : « Je suis devenu la mort. Le destructeur des mondes. » (*Se regardant les mains d'un air dégoûté.*) J'ai du sang sur les mains.

Scientifique B : Alfred Nobel avait aussi espéré que la dynamite mettrait fin à toutes les guerres.

Scientifique C : Et Prométhée que pensa-t-il le jour où il remit le feu aux humains?

Scientifique B : Nous abordons un Nouveau Monde.

Scientifique A : La nouveauté elle-même est une très vieille chose, notre pensée y est vrillée comme à un sein maternel.

Scientifique D : Nos derniers calculs prédisent que nous pouvons réduire une ville de 400 000 habitants en un immense charnier entouré d'un chaos de dénuement et de souffrances où la morgue et les hôpitaux se disputeront des quartiers de viande radioactive.

Scientifique A : Pour des années et des années, des générations sacrifiées pour en sauver d'autres. Pourquoi? De quel droit?

Scientifique C : Nous allons droit vers l'horreur, les yeux grands ouverts, les mains devant nous.

Scientifique D : Rien ne nous arrêtera.

Les ombres, les mains devant elles, arrivent sur scène et croisent les scientifiques qui la quittent lentement, tête baissée.

Ombre : Un millième de seconde.

Ombre : Un millième de seconde qui embrase une éternité de feu incandescent.

Ombre : Vous ne savez pas ce que c'est.

Ombre : Pour les survivants de l'éclair, un bruit.

Ombre : La vitesse du son de tous les silences.

Ombre : Vous ne savez pas ce que c'est.

Ombre : Le cri sans voix de la béance de l'horreur.

Ombre : Vous ne savez pas ce que c'est.

Ombre : Le cri sans voix de la béance de l'horreur.

Ombre : Vous ne savez pas ce que c'est.

Ombre : Un météorite est tombé.

Ombre : Vous ne savez pas ce que c'est.

Ombre : Un météorite est tombé.

Ombre : Vous ne savez pas ce que c'est.

Ombre : Un météorite est tombé.

Les ombres repartent. Seul en scène, Oppenheimer marche fumant son éternelle pipe. Silence. Groves se présente. Les deux s'assoient.

Groves : We are in business! Little Boy et Fat Man sont assemblés. Tout est fin prêt. Nous avons le choix de les larguer en juillet, août ou septembre. J'opte pour les lancer le plus tôt possible... ce serait terrible si la guerre finissait avant.

Oppenheimer : Hum! Les pourparlers ne sont pas terminés.

Groves (*n'écoulant que lui-même*) : La cible idéale? Il faut la déterminer sans tarder.

Oppenheimer : Nous avons déjà abordé cette question en long et en large.

Groves (*regardant Oppenheimer*) : Résumons.

Oppenheimer : Des villes non encore bombardées, pour mesurer avec précision l'étendue de la dévastation.

Groves : J'ai donné l'ordre à l'aviation de préserver quelques villes. Hiroshima, Kokura, Kyoto et Yokohama sont sur la liste, j'oublie les autres. Ces noms sont tellement compliqués!

Oppenheimer : Une ville se sauvera-t-elle de l'holocauste parce qu'elle aura un nom trop compliqué pour nos oreilles étasuniennes?

Groves : Il faut étudier les prévisions météorologiques pour les trois prochains mois.

Oppenheimer : Nous avons préparé une liste des facteurs dont nous devons tenir compte : Hauteur de la détonation, rapports météorologiques, bombe larguée à tout prix versus rapportée au bercail en cas de panne, rapport sur les cibles potentielles, facteurs psychologiques dans le choix des cibles, utilisation contre des objectifs militaires, effets radioactifs, coordination des opérations de l'aviation, répétitions générales, normes de sécurité pour la sauvegarde des avions utilisés, coordination avec le programme des bombardiers.

Groves : Le comité a bien travaillé.

Oppenheimer : Oui.

Groves : Et si on devait larguer Fat Man en pleine mer?

Oppenheimer : On peut larguer Fat Man en pleine mer, mais Little Boy est plus susceptible. En cas d'urgence, et si la température est propice, les bombardiers peuvent retourner à leur base avec Fat Man ou Little Boy.

Groves : La ville ciblée doit avoir plus de trois milles de diamètre. Kyoto semble un bon choix. L'ancienne capitale du Japon est un centre intellectuel important. Je crois que le peuple y serait plus apte à comprendre la signification de cet engin.

Oppenheimer : Vous voulez dire... ceux qui survivront!

Groves : Oui, évidemment!

Oppenheimer : Vous avez un adversaire de taille dans ce choix.

Groves : Non! Pas vraiment. Truman n'écoute plus son secrétaire de la guerre.

Oppenheimer : Vous pourrez avoir des surprises. Stimson est très insistant. Il m'étonne toujours. Vous savez que Bohr et lui sont sur la même longueur d'onde. Stimson...

Groves : (*Définitif et impatient.*) Stimson est un grand homme. Je sais. Je sais! (*Préoccupé, pensif.*) Ce qui m'inquiète, c'est l'exposition de nos bombardiers au nuage radioactif.

Oppenheimer : Nous avons calculé qu'après avoir lâché la bombe, l'avion doit à tout prix éviter le nuage de matériel radioactif et pour cela être à plus de deux mille et demi au moment de la détonation.

Groves : Oui, oui, je sais tout cela, mais vont-ils y arriver? Tibbets m'a assuré que oui. Il a entraîné ses hommes à faire des virages en épingle extrêmement serrés. Oh! Je me souviens, il faut ajouter Nagasaki à la liste. Cette ville a été épargnée jusqu'à présent.

Oppenheimer : N'éprouvez-vous jamais de doutes sur l'emploi de cet engin?

Groves : Jamais! Pourquoi?

Oppenheimer : On ne pourra plus arrêter la prolifération. C'est maintenant ou jamais.

Groves : Dr Oppenheimer, ces questions sont entre de bonnes mains. Nous avons un travail à terminer.

Oppenheimer : Réalisez-vous que pour notre sécurité future il nous faudra sans relâche continuer cette course infernale et demeurer les éternels premiers. Aucune défense ne sera jamais certaine face à cette arme apocalyptique, petite et bon marché. La seule sécurité viendra de négociations politiques pour un monde ouvert, pour une diminution des sentiments nationalistes extrémistes. Ce sera une sécurité perpétuellement sur la brèche, au bord de l'abîme et de l'anéantissement.

Groves : Heureusement, nous ne sommes pas des politiciens.

Oppenheimer : Pourquoi ne pas prévenir les Japonais avant de lancer la bombe?

Groves (*le ton commence à monter*) : Pour qu'ils y entassent tous nos prisonniers de guerre? Pourquoi faire tant d'histoires autour de cette bombe? Finalement, les gens tués par cette bombe ne seront pas plus nombreux que ceux tués lors d'un bombardement conventionnel.

Oppenheimer (*furieux*) : Voilà comment on en arrive à justifier les bombardements conventionnels.

Groves (*furieux*) : Nous ne sommes pas des politiciens!

Oppenheimer (*furieux*) : Et la radioactivité! Vous oubliez la radioactivité!

Groves (*se calmant soudainement*) : Bohr a encore demandé un rendez-vous à Stimson. Malgré la sympathie que Stimson lui porte, il a refusé de le rencontrer. Tous sont d'accord...

sauf certains illuminés. Nous devons attaquer le Japon sans retard. Nous avons la supériorité morale, ils nous ont frappés les premiers. Si ce n'est pas nous, ce sera la Russie. Les Japonais ne se rendront pas, ils n'accepteront jamais une reddition sans condition. Nous devons arrêter cette guerre maintenant. Et le seul moyen c'est la bombe atomique. Ce n'est pourtant pas un argument si difficile à comprendre!

Oppenheimer : Pourquoi devraient-ils accepter une reddition sans condition? Ils ne demandent qu'à conserver leur constitution et leur empereur. Ils craignent l'anarchie, la fin de l'ordre et de la discipline. Vous comprenez ça la discipline? Non?

Groves (*ironique*) : Vous réussissez presque à me convaincre! Bon, je dois partir.

Oppenheimer : Nous aurons besoin de beaucoup d'air pur et frais et de toute une vie pour nous guérir de ce manque de compassion, de cette indifférence et de ce silence face aux bombardements en Allemagne et maintenant au Japon. Notre dépravation morale a fait un bond quantique durant cette guerre.

Le maître de cérémonie : La liste finale est Hiroshima, Kokura et Niigata. Les bombardiers ont reçu l'ordre de ne larguer la bombe que s'ils pouvaient voir la ville à l'œil nu sans l'aide des radars.

Oppenheimer : Ouf! Kyoto n'est plus sur la liste. Stimson a remporté une bataille!

Le maître de cérémonie : On a ajouté Nagasaki à la liste au cas où certaines de ces villes se seraient évanouies dans le brouillard. Nagasaki étant à 220 milles au sud-ouest de Hiroshima, les bombardiers auront assez d'essence pour s'y rendre et revenir.

Oppenheimer : Il faut avertir les Russes.

Groves : Les agents de Staline lui ont fait part du test de Trinity. Il n'est pas impressionné! Espions! Espions partout. Je l'avais bien dit! Compartimentation!

Oppenheimer : Si nous l'avions implantée, Général Groves, nous n'aurions pas de bombe entre les mains. Oui, j'aurais dû ne pas m'y opposer et l'accepter.

Groves : Bon, assez!

Oppenheimer : La chose avec laquelle nous travaillons est si terrible que même la politique ne pourra sauver notre âme. Notre seul espoir est de présenter au peuple les faits et, peut-être ainsi, les amener à se convaincre que la prochaine guerre sera fatale. Pour atteindre ce but, larguer la bombe pourrait être... la meilleure chose à faire, après tout!

Groves : Vous parlez comme Churchill. Vous savez ce qu'il a dit?

Oppenheimer : Non.

Groves : « Pour éviter une vaste boucherie, pour amener la guerre à sa fin, pour apporter la paix au monde, pour guérir les peuples torturés, une manifestation d'une puissance extrême au prix de quelques explosions, semble, après tous nos périls et souffrances, un miracle de délivrance. »

Oppenheimer : Je ne crois pas que cette pensée traversera la tête des Japonais.

Groves quitte la scène. Oppenheimer déambule vers l'arrière de la scène selon son habitude.

Maître de cérémonie : Le trois août 1945, nous surveillons la météo. Niigata est exclus, pluie, vent, brouillard pour plusieurs jours. Il reste Hiroshima, Kokura et Nagasaki. On vient d'apprendre qu'il n'y a pas de prisonniers de guerre étasuniens à Hiroshima. Little Boy mesure 10 pieds et demi, il a 29 pouces de diamètres et pèse 9 700 livres. Dieu soit loué! Il est en bonne santé. Il est magnifique. Divin Père soit avec ceux qui bravent les hauteurs de ton ciel et apportent la bataille chez l'ennemi.

Groves revient en marchant rapidement.

Groves (*tout excité*) : It's Hiroshima, we have visual contact.

Les ombres arrivent Groves repart.

Ombre : Des vies pour d'autres vies à huit heures et seize minutes en ce 3 août 1945.

Ombre : Des vies pour d'autres vies à huit heures et seize minutes.

Ombre : Elles n'ont plus de voix, de droits civils...

Ombre : De recours juridiques, de recours administratifs.

Ombre : Le silence est leur seule revendication.

Ombre : En ce jour elles forment la majorité.

Ombre : Nous ne sommes plus que des survivants radioactifs.

Ombre : Quand nous pourrons nous souvenir, nous dirons :

Ombre : Il faisait beau sur Hiroshima ce jour-là.

Ombre : Les feuilles bruissaient et brillaient sous un soleil sans nuages.

Ombre : Le vent était doux et subtil.

Ombre : Les rires sur le chemin de l'école promettaient un lendemain.

Ombre : Soudain, un oiseau prit feu en plein vol.

Ombre : Et ce fut la naissance de la cité des morts.

Ombre : Hiroshima n'existe pas, c'est ce que j'ai vu.

Ombre : Too much sorrow makes me a stranger to myself.

Ombre : And yet despite my grief I cannot cry.

Ombre : Such an instant has the power to make into nothing... everything.

Les ombres quittent la scène. Personne ne remarque leur présence. Groves revient sur la scène.

Groves : Je suis très fier de vous et de vos hommes.

Oppenheimer : Ça a marché?

Groves : Apparemment, il y a eu un énorme bang!

Oppenheimer : Quand, après le coucher du soleil?

Groves : Non, malheureusement, pendant le jour. C'était nécessaire pour la sécurité de l'avion et de toute façon, la décision appartenait au général commandant des opérations sur place.

Oppenheimer : Bien. Tout le monde est raisonnablement content ici et je vous félicite de tout cœur. Ce fut un long chemin.

Groves : Oui et l'une, des actions dont je suis le plus fier, est de vous avoir choisi comme directeur de Los Alamos.

Oppenheimer : Bien, mon Général, j'ai mes doutes à ce sujet.

Groves : Je ne les ai jamais partagés.

Oppenheimer : Je vous remettrai ma démission bientôt.

Groves : Oui, je sais.

Groves quitte la scène.

Maître de cérémonie : Il y a des nuages au-dessus de Kokura. La bombe à implosion sera donc larguée sur Nagasaki. Mais non, c'est impossible. Il y a des nuages au-dessus de Nagasaki. Il faut retourner. Va-t-on larguer la bombe en pleine mer? Non! Non! Un instant! Attendez! Il y a un trou dans les nuages. Je vois, je vois Nagasaki! Hourra! Nous pouvons larguer Fat Man. Dieu soit loué! Il est en bonne santé. Joufflu et magnifique! Divin Père soit avec ceux qui bravent les hauteurs de ton ciel et apportent la bataille chez l'ennemi.

Ombre : Des vies pour d'autres vies à onze heures et deux minutes en ce 9 août 1945.

Ombre : Des vies pour d'autres vies à onze heures et deux minutes.

Ombre : Elles n'ont plus de voix, de droits civils...

Ombre : De recours juridiques, de recours administratifs.

Ombre : Le silence est leur seule revendication.

Ombre : En ce jour elles forment la majorité.

Ombre : La majorité silencieuse des morts.

Ombre : Nous ne sommes plus que des survivants radioactifs.

Ombre : Quand nous pourrons nous souvenir, nous dirons :

Ombre : Il faisait beau sur Nagasaki ce jour-là.

Ombre : Les feuilles bruissaient et brillaient sous un soleil sans nuages.

Ombre : Le vent était doux et subtil.

Ombre : Les rires sur le chemin de l'école promettaient un lendemain.

Ombre : Soudain un oiseau prit feu en plein vol.

Ombre : Et ce fut la naissance de la cité des morts.

Ombre : Nagasaki n'existe pas, that's what I saw.

Ombre : Too much sorrow makes me a stranger to myself.

Ombre : And yet despite my grief I cannot cry.

Ombre : Such an instant has the power to make everything into nothing.

Les ombres repartent ignorées de tous et Groves revient.

Oppenheimer (*voyant Groves*) : Ah! Vous êtes là! Il faudra continuer à vivre maintenant. Il faudra réapprendre à respirer normalement. Comment y arriverons-nous? L'énergie atomique est-elle une force du bien ou du mal?

Groves : I can only say : As mankind wills it!

Oppenheimer : Oui. Que ses volontés soient éclairées!

Groves : Dites-moi, maintenant que tout est fini, pourquoi votre grand ami le physicien Rabi a-t-il refusé de se joindre à nous?

Oppenheimer : Il ne désirait pas contribuer à faire de la culmination de trois siècles de physique une arme de destruction massive.

Groves : Et vous?

Oppenheimer : Je vivrai avec les conséquences.

Groves : Comme nous tous.

Oppenheimer : Je n’aurai pas assez d’une vie pour expier.

Groves : Tous les péchés du monde? Vous vous en mettez beaucoup sur le dos.

Oppenheimer : Les découvertes scientifiques sont de grandes épopées qui appartiennent aux éclatantes réussites comme aux aveuglements abyssaux de l’aventure humaine. Hiroshima et Nagasaki ouvrent un nouveau chapitre sur l’annihilation de l’humanité. Je sais maintenant ce que goûte la fission atomique. Un goût métallique, amer...

Groves : Bohr voulait un monde ouvert. Il avait confiance...

Oppenheimer : Il est très difficile pour les inspecteurs de faire la différence entre l’enrichissement de l’uranium à des fins civiles pacifiques et l’enrichissement de l’uranium à des fins militaires.

Groves : C’est juste. L’utilisation pacifique de l’énergie atomique est inextricablement liée aux habiletés techniques de produire une bombe. La base est l’enrichissement de l’uranium.

Oppenheimer : Si la bombe atomique est ajoutée à l’arsenal militaire des pays, le temps viendra où les noms de Los Alamos et d’Hiroshima seront maudits.

Groves : Vous devez vous reposer, Professeur Oppenheimer. Prenez des vacances, partez avec votre femme. Vous en avez besoin tous les deux. Une longue randonnée à cheval comme vous les aimez... la fission atomique aura meilleur goût au retour.

Groves quitte la scène.

Groves (en aparté) : H’s a nervous wreck. I have extracted all the juices. He is finished! How sad! Too much brilliance, patriotism and honesty! He is finished.

Oppenheimer reste seul en scène. Il s’avance vers le public. Les ombres déambulent sur la scène, mais elles sont muettes.

Oppenheimer (un homme torturé) : Je croyais aux idées de Bohr et pourtant les Russes n’ont pas été avertis du projet Manhattan et les Japonais ont été bombardés sans préavis. À la veille du bombardement d’Hiroshima, le Président savait que les Japonais voulaient la paix. L’utilisation militaire de la bombe était une option et non une nécessité pour terminer la guerre. Il fallait absolument remettre le génie dans sa lampe merveilleuse et j’ai manqué ma chance auprès de l’homme qui aurait pu m’y aider. Pourquoi ai-je dit à Truman que j’avais du sang sur les mains? Notre monopole atomique et notre supériorité morale fondent comme glace au soleil. Je suis au bout de mon rouleau. Et Kitty m’accompagne dans ma descente aux enfers en devenant de plus en plus ivre tôt dans la journée. Quand je suis arrivé à Harvard je me sentais comme un Wisigoth pillant Rome. J’ai aimé le butin, mais non les pillards. J’aime l’atome, mais non ceux qui le pillent. Quelque chose a surgi dans ma vie, qui a tout altéré, qui a frappé aux racines de mon monde et m’a laissé aux mains des conséquences. Je suis un adolescent torturé sur une orbite stationnaire. Einstein était un enfant pur, émerveillé, comme au premier jour, par le temps et l’espace. Il était l’incarnation de la science. Mon âme s’est complu dans les mirages du pouvoir d’influence. Ce contact l’a corrompue. Il est juste que

j'expie mes erreurs par ce procès. Mes amis, mes admirateurs, mes collègues, plusieurs membres de l'administration et de l'armée le jugent immonde, injuste, tordu, mais malgré moi c'est comme si je l'acceptais. Une juste rétribution? Et voilà, je suis là... devant vous. Vous pouvez m'accuser... mais jamais aussi durement que je ne le fais moi-même. Je pourrais me défendre. Je n'en ai plus la force, l'énergie et la volonté. J'ai décidé, peut-être... inconsciemment... de n'en rien faire... car je prends sur moi les péchés de ma communauté scientifique. Nous avons péché. (*Un petit sourire ironique.*) Jésus Christ a pris sur lui tous les péchés du monde, je me contente de ceux des scientifiques. La science n'est pas coupable, mais... je suis coupable.

Le maître de cérémonie entre et remet son pupitre au centre de la scène. Oppenheimer recule et disparaît dans un nuage de fumée accompagné des ombres.

Maître de cérémonie : Et permettez-moi, Mesdames et Messieurs, de terminer ma causerie de ce soir sur ces quelques mots. Selon l'auteure, homo atomicus est une mutation que nous ne pourrons plus extirper de notre espèce dite humaine. Une mutation qui a fait de l'homo sapiens sapiens une stagnation éthique et morale accompagnée d'un développement fulgurant, anormal, de ses capacités technologiques. Homo atomicus se terre dans une lampe magique tel le génie d'Aladin. Parfois, quelqu'un frotte cette lampe et il surgit à nouveau. Génie bienveillant? Génie maléfique? Chaque apparition est un risque. En un mot, nous avons suspendu, au-dessus de nos têtes, une épée de Damocles. En ces temps sophistiqués où les grandes puissances se battent par procuration, les noirs scorpions, leurs dards dressés, attendent. Leur heure n'est pas encore venue. Mesdames et Messieurs, l'auteure exagère-t-elle? Je vous souhaite une bonne nuit.

Noirceur totale et silence.

FIN

Documentation

Bird, K. and M.J. Sherwin, *American Prometheus, The Triumph and Tragedy of J. Robert Oppenheimer*, First Vintage Books Edition, 2006.

Groves, General Leslie M., *Now It Can Be Told, The Story Of The Manhattan Project*, Da Capo Press, 1983.

James, Henry, *The Beast in the Jungle and Other Stories*, Dover Publications, Inc., 1993

Kelly, C. Cynthia, Editor, *Oppenheimer and the Manhattan Project*, World Scientific, 2006.

Kimball Smith, A. and C. Weiner (Editors), *Robert Oppenheimer, Letters and Recollections*, Stanford University Press, 1980.

Kipphardt, H., *In the Matter of J. Robert Oppenheimer*, Translated from German by Ruth Speirs, *A Spotlight Dramabook*, Hill and Wang, First Dramabook edition, 1968, Twenty-fifth printing, 1997.

Rhodes, Richard, *The Making Of The Atomic Bomb*, Simon and Shuster Paperbacks, 1986.

Rival, M., *Robert Oppenheimer*, Éditions du Seuil, 2002.